



HAL
open science

Le secteur du textile en France de l'Est : Mulhouse et Wesserling (Haut-Rhin), la filature Ebel à Wasselonne (Bas-Rhin) : trois sites d'exception

Pierre Fluck

► To cite this version:

Pierre Fluck. Le secteur du textile en France de l'Est : Mulhouse et Wesserling (Haut-Rhin), la filature Ebel à Wasselonne (Bas-Rhin) : trois sites d'exception. Section Textile du TICCIH (Sedan, 31.05 et 1-2.06.2007), 2007, Sedan, France. hal-00491640v2

HAL Id: hal-00491640

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00491640v2>

Submitted on 15 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**Réunion de la Commission Textile du TICCIH (The International Committee for the Conservation of the Industrial Heritage),
Sedan, 30.05.2007. A paraître dans les Actes.**



RESUME français

Le secteur du textile en France de l'Est : Mulhouse et Wesserling (Haut-Rhin), la filature Ebel à Wasselonne (Bas-Rhin) : trois sites d'exception

Pierre FLUCK, *Codirecteur du centre de Recherches sur les Economies, les Sociétés, les Arts et les Techniques, Université de Haute-Alsace*

Ville impulsée par l'industrie (sa population décupla en trois-quarts de siècle), Mulhouse (115000 hab.) expose un paysage culturel urbain d'une grande cohérence et d'une lisibilité exceptionnelle. Le phénomène industriel s'affirme dans 7 patrimoines :

- 1 - les manufactures du Siècle des lumières (dès 1746), logées dans la ville médiévale, en particulier dans les hôtels particuliers de la noblesse
- 2 - les grandes usines du XIXe siècle, notamment DMC (une des grandes entreprises mondiales du textile), la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques, la Mer Rouge
- 3 - la première grande cité ouvrière d'Europe continentale (1232 logements et leurs jardins), et son environnement
- 4 - le quartier des affaires et le siège de la première Société Industrielle du continent
- 5 - l'habitat patronal (200 hectares de parcs et de villas)
- 6 - une bibliothèque de renom et un centre d'archives économiques
- 7 - la plus belle collection de musées techniques d'Europe (automobile, chemin de fer, électricité, impression sur étoffes, papier-peint)

A ces éléments matériels se surimpose une histoire marquée par une révolution industrielle un quart de siècle avant la lettre, et par le *modèle mulhousien* de développement technico-socio-économique

A Wesserling, dans une vallée du massif vosgien, une des premières "délocalisations" de l'industrie mulhousienne a donné naissance à ce qu'on pourrait considérer comme le New-Lanark français, et, ces dernières années, un modèle de reconversion pluri-fonctionnel.

A Wasselonne, la petite filature Ebel est un objet rarissime : une usine à étages du premier XIXe siècle, qui a conservé intact son parc de machines – certaines remontant au XIXe siècle – ses transmissions, son infrastructure hydraulique (la turbine dans le canal usinier) et son environnement.

ENGLISH SUMMARY

Textile in Eastern France : Mulhouse, Wesserling (Haut-Rhin) and the Ebel mill in Wasselonne (Bas-Rhin) : three outstanding sites

Greatly impulsed by industry (its population increased tenfold in three quarters of a century), Mulhouse built an urban cultural landscape of great coherence and legibility. Industry appears in 7 different heritage types :

1 - factories of the Enlightenment (since 1746), located in the medieval town, especially in the nobility mansions

2 - giant mills of the XIXth, e.g. DMC (one of the largest textile mills in the world), the SACM (Alsatian Mechanical Engineering Society), The « Red Sea »...

3 - the first great council estate in continental Europe (1232 housings and their gardens), and its environment

4 - the business district and the headquarters of the first Industrial Society on the European continent

5 - the owners housing (200 hectares parks and mansions)

6 - a famous library and an economic records center

7 - the most complete collection of technical museums in Europe (train, motor-cars, electricity, printing on fabric, wall-papers)

These material elements are the heritage of a history marked by an industrial revolution a quarter of a century before the term was even invented, and by the « Mulhousian model » of technical, social and economical development.

Located in a valley in the Vosges range, Wesserling is one of the first outpourings of the mulhousian industry ; it built a landscape which can be considered as a French New-Lanark, and a model of multi-functional re-conversion.

In Wasselonne, the small Ebel mill ranges in the « time capsules » of Watson's typology : a three-floored factory of the early XIXth century, which has kept intact its machines – some of them date back to the XIXth century -, its transmissions, its hydraulic equipment (the turbine in the canal) and its environment.

Le secteur du textile en France de l'Est : Mulhouse et Wesserling (Ht-Rhin), la filature Ebel à Wasselonne (Bas-Rhin) : trois sites d'exception

Pierre FLUCK

Professeur à l'Université de Haute-Alsace, Docteur-ès-sciences

Codirecteur du Centre de Recherches sur les Economies, les Sociétés, les Arts et les
Techniques

1 - Mulhouse : un patrimoine mondial

Imaginez une ville médiévale petite ou moyenne, quelque part dans les régions du Rhin supérieur. Un mur d'enceinte la protège, lui-même ceinturé de trois bras d'eau concentriques. Une ville orgueilleuse qui, petite enclave dans l'Empire auquel elle ne s'est jamais assujettie, se dotera d'un fonctionnement républicain. Elle aurait pu évoluer comme la plupart des villes médiévales de la Mitteleuropa. Mais voilà qu'en 1746, vous y introduisez le germe de quelque chose qui ressemble très fort à un décollage industriel. Mariez cette ville à l'industrie. Imaginez-la se démultiplier d'un facteur 10 au courant du XIXe siècle. Placez-y, autour de l'enceinte médiévale, une ceinture d'usines avec leurs jardins. Enfilez le long d'un emblématique petit canal un chapelet d'usines à la manière de perles sur une ficelle. Déployez sur l'échiquier la première grande cité ouvrière du continent, qui deviendra le modèle pour celles à venir, enfin saupoudrez de maisons de maîtres la colline d'en face, les parcs de ces belles demeures prenant la place de l'ancien vignoble. Pendant ce temps, les patrons organisés en une Société Industrielle – aussi la première en Europe continentale – sont venus placer au premier rang le partage de la connaissance et les valeurs humanistes, qu'ils mettent à profit pour construire ce qu'on a appelé le modèle mulhousien de société et de développement économique. Qu'il est loin sans doute ce temps, mais qu'il est vivant, son héritage.

Il en résulte en effet, au delà de la désindustrialisation de l'ultime XXe siècle, une gigantesque fresque qui exsude de toutes parts l'aventure, les gloires et les

souffrances d'une ville au destin totalement hors-normes. C'est tout cela qui fait que le patrimoine mulhousien se positionne comme absolument unique en France et peut-être en Europe continentale. Le terme de «Manchester français» n'est pas usurpé, il est même transcendé.

Cet héritage forme un ensemble d'une telle cohérence qu'il paraîtra illusoire de vouloir en désolidariser les constituants : la force de l'histoire s'imbrique dans le construit, le devenir industriel ne peut se comprendre sans référence aux liens qui unissaient la fabricantocratie à la société ouvrière, Mulhouse est elle-même la source d'une migration constructrice d'un réseau à l'échelle du territoire, et ses réalisations s'exportent aux quatre coins du monde. C'est l'agglomération toute entière, entité en rien comparable à la somme arithmétique des composantes qui l'édifient, qui vient élargir au rang du patrimoine mondial.

Imprégnés de l'idée que ce tout n'est pas la somme des parties, nous allons néanmoins souscrire à l'exercice qui tient à l'analyse des 7 facettes principales au travers desquelles s'extériorise le patrimoine mulhousien.

1 – Les manufactures du Siècle des lumières

Il est très intéressant, sur un ancien plan de la ville « médiévale », de distinguer par une surcharge les maisons qui hébergèrent les anciennes manufactures d'impression. L'exercice nécessite évidemment que soient croisées diverses sources éditées et des documents d'archives. Le résultat est édifiant : l'industrie, dans ses seules unités de production, investit au moins 12% des emprises foncières. On voit toujours, au N° 6 de la rue de la Loi, le porche cocher de la toute première manufacture d'impression de Koechlin, Schmaltzer et Dollfus (1746). Les pionniers s'installèrent là, sur la lèvre d'un canal, dans la Cour de Lucelle. Le manufacturier, au XVIIIe siècle, privilégiait en effet dans ses choix d'implantations les hôtels particuliers de la noblesse, dits « cours des nobles ». Les patrons moins fortunés intégraient leurs ateliers dans la belle maison de ville, ou dans ses dépendances lorsqu'un jardin la prolongeait à l'arrière. Une industrie moulée dans une totale « clandestinité paysagère » ! Il subsiste près d'une vingtaine de sites de ces implantations originelles dans la vieille ville. L'un d'eux s'étend entre l'ancien mur d'enceinte de la ville et la rue des Champs Elysées (aujourd'hui rue des Franciscains) : c'est l'usine Heilmann, Mantz & Cie. Les implantations anciennes occupent deux maisons côté rue (celle de droite apparaît percée du porche manufacturier). A l'arrière au fond d'une cour carrée, appuyé au mur d'enceinte, un

bloc à étages du premier XIXe siècle : la manufacture d'impression à la planche. A l'avant côté rue, une troisième maison, à 3 étages, héberge encore en plein second XIXe siècle l'impression mécanisée au rouleau, dotée sur l'arrière de sa machine à vapeur, de sa chaufferie et de sa cheminée. Un réel anachronisme, en plein centre-ville !

Ce patrimoine méconnu¹ du «croissant fertile» des premières manufactures se découvre à travers un itinéraire un peu comme on arpente les anciennes fabriques de Sedan, de Louviers ou de Verviers. A la fin du XVIIIe siècle et à l'aube du XIXe, nous assistons à l'éclosion «hors les murs» de formes nouvelles, manufactures arborant un classicisme baroquisant ou d'inspiration palladienne, ou encore blocs à étages annonçant la forme nouvelle et propre de l'architecture usinière. Car les implantations industrielles «implorent» alors hors de la cité médiévale dont le mur d'enceinte va s'effacer. Parmi les édifices conservés, l'établissement Jean Hofer, déjà représenté sur la planche VI de la série des *Manufactures du Haut-Rhin* de Mieg, éditée sous la forme de lithographies par Engelmann (1822-24)².

2 – Les grandes usines

De la ceinture d'usines qui enserrèrent – elles-mêmes entourées de leurs parcs – le noyau urbain ancien, et du chapelet de fabriques enfilées le long du canal dit Steinbächlein ne subsistent que des restes fragmentaires. Il reste bien davantage des très grandes usines qui investirent le terrain tout au long du XIXe siècle – en partie des filatures de laine peignée –, et connurent leur apothéose durant la période de l'annexion (1871-1918). Parmi celles-ci, la très belle filature Heilmann, Koechlin, Kuneyl, un ensemble remarquable qui regroupe les usines, le parc et la maison de maître³, héberge depuis 1982 le Musée National de l'Automobile (collection Schlumpf). De ces grandes usines, trois émergent par leur emprise hors du commun (nous indiquons les surfaces épargnées par les destructions) : les usines dites « de la Mer Rouge » (9,5 ha), la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques (21 ha dont 7 furent rasés en 2000, il en reste donc 14), enfin Dollfus, Mieg & Cie (DMC) (29 ha, 33 ha si l'on y rajoute les entreprises limitrophes).

1 FLUCK P., *Les belles fabriques, un patrimoine pour l'Alsace*, Do Bentzinger éd., Colmar, 2002

2 Sur les 36 entreprises figurées dans cet «incunable» de l'iconographie industrielle, seuls 7 sites subsistent à l'heure actuelle.

³ Cette dernière hélas détruite en 2008

DMC et la SACM sont de véritables villes dans la ville, des « usines-villes » à part entières totalement dévolues à la production, organisées selon un schéma urbanistique qui leur est propre avec ses avenues, son réseau de voies ferrées, fruit d'une lente maturation fortement accélérée à la charnière des XIXe et XXe siècles. DMC⁴ constitue en soi un album de l'évolution des architectures, inauguré par la filature géante de 1812 : une façade de 138,50 m sur quatre niveaux, la première cheminée couplée à une machine à vapeur venue s'élever dans le ciel d'Alsace (illustr. 1). Séduit par le modèle anglais, le patron Daniel Dollfus-Mieg se porta acquéreur pour la circonstance du bassin houiller de Ronchamp ! A lui seul, ce bâtiment représente la révolution industrielle au même titre que le Parthénon représente la Grèce antique. Mais DMC, c'est aussi des mers de sheds, un réfectoire (1886) au plan cruciforme, l'héritage des grands jardins anglais, la halle du groupe électrogène de 1901 (une énorme machine à vapeur couplée à un alternateur Brown & Boveri, déplacée en 1978 et autour de laquelle a été construit le musée de l'énergie électrique), des chaufferies géantes et les deux plus grosses cheminées subsistantes en Alsace (diamètres à la base respectivement 7 mètres et 9 mètres)... Et surtout la dizaine d'énormes usines de briques rouges (1902 – 1931) d'une sobriété toute puritaine inspirée du Lancashire et de Westphalie (illustr. 2 et 3). L'une d'elles, le « finissage III » est un « cube » de 229 m de long pour 35 m d'épaisseur, sur 5 niveaux !

Quel contraste avec la SACM⁵ ! Là, la brique s'affiche comme vecteur de décors classicisants ; pilastres, corniches ou entablements, bandeaux, frontons et frises d'arceaux constituent le vocabulaire de base. Passée l'ère des anciennes forges et halles aux locomotives, la modernité est inaugurée avec la menuiserie de 1886, de l'architecte roubaisien Dubreuil, un « cube » sur trois niveaux coiffé d'une toiture à quinze travées, et de conception « fire-proof » par ses poutrelles de fer soutenant des voûtains de briques. A côté des usines « cathédrales » dotées de tours (illustr. 4 et 5), et des halles géantes à charpentes en dentelle de fer à croisillon (illustr. 6), on trouve encore des anachronismes, comme la grande « fonderie 2 » et ses trois nefs accolées de 90 mètres de longueur, toute en moellons crépis et qui rappelle les grandes forges du Creusot ou de Fourchambault, qui servit de 1894 à 1994 ! Ces grandes halles équipées de ponts roulants et surmontées de lanterneaux se succèdent côte à côte, et leurs pignons évoquent étrangement les entrepôts dans certaines villes portuaires...

4 FLUCK P., FREY Y., JACQUE B., KELLER R. et SCHRECK N., *DMC patrimoine mondial ?* Do Bentzinger éd., Colmar, 2006

5 VITOUX M.-Cl., FLUCK P., FREY Y., PERROT P. et STOSKOPF N., *De la fonderie à l'Université, 1826-2007. SACM, quelle belle histoire !* La Nuée Bleue éd., Strasbourg, 2007

Un peu à l'écart à présent, la fonderie dessinée par l'architecte Marozeau (1920-23) à l'architecture hardie de béton armé vient d'être transformée en faculté des sciences économiques, sociales et juridiques. Elle héberge aussi des centres d'archives, des bibliothèques et une *Kunsthalle*. Sa reconversion en fait un des fleurons européens du patrimoine industriel.

3 - La Cité et l'habitat ouvrier

L'idée d'une cité est martelée dès 1845 par le patron de DMC Daniel Dollfus-Ausset, « un des leaders les plus en vue des industriels de la Société Industrielle de Mulhouse et de la Loge de la Parfaite Harmonie »⁶, qui s'est procuré les plans et les devis des logements ouvriers anglais. La SIM et son « comité d'économie sociale » lance un concours auquel répond Jean Dollfus. La construction démarre en 1853.

En photographie aérienne, ou sur un plan de la fin du XIXe siècle, on est immédiatement saisi par ce motif décoratif aussi rigoureux qu'une tapisserie, étalé sur 27 hectares. Et sur le terrain, on découvre avec émerveillement l'un des plus beaux quartiers de Mulhouse. La première tranche se compose de pavillons monofamilles qui s'organisent en bande, avec cour à l'avant et jardin à l'arrière, ou bifamilles à cloison mitoyenne et deux jardins de part et d'autre. Mais très vite, la cité-jardin exhibe la suprématie écrasante du « carré mulhousien » (230 recensés, soit 920 logements). La maille élémentaire de cette ruche est un bloc de quatre parcelles de 1,7 ares chacune, limité sur deux côtés opposés par des venelles appelées passages, sur les deux autres par les blocs attenants. Au centre, la maison à toit en bâtière mais de plan rigoureusement carré, cloisonnée en quatre. De la sorte, chaque famille jouit de sa totale indépendance.

Ce qui conditionna le devenir de cette cité, c'est la possibilité offerte aux ouvriers d'accéder à la propriété, porte ouverte à une incroyable diversité qui vient procurer à ce quartier des allures de patchwork. Les modifications au bâti, additifs, surélévations, rajouts d'éléments décoratifs, appentis, préaux, buanderies, ateliers et autres garages empiètent peu ou prou sur la surface de jardin initiale. Ainsi, cette cité étale sa mouvance, reflet de la diversité d'aspirations de ses habitants. S'y promener, c'est faire de l'archéologie sociale, lire le roman de plusieurs générations, celui de la vie des gens...

6 JONAS S., *Mulhouse et ses cités ouvrières*, Oberlin, Strasbourg, 2003

A l'extrême fin du XIXe siècle, une initiative inattendue vient compléter l'archipel des cités ouvrières, dont la Cité désormais totalement entourée d'usines constitue le maillon dominant. On la doit à un ecclésiastique, l'abbé Cetty, qui fait construire plusieurs centaines de logements que les ouvriers acquièrent grâce à la mise en place d'une caisse de prêt mutualiste. Il en résulte plusieurs très belles « colonies ouvrières » aux façades à la française, comme par exemple les immeubles de la rue de la Caisse Ouvrière (actuelle rue de Sampigny).

4 - Le « Nouveau Quartier », ou quartier des affaires

En 1826, l'un des ténors du patronat textile, Nicolas Koechlin, prend l'initiative de faire édifier ex nihilo, entre la ville médiévale et le port sur la canal Monsieur, une sorte de quartier idéal, un modèle urbanistique inspiré de la rue de Rivoli de Percier et Fontaine⁷, dévolu aux activités tertiaires et à l'habitat bourgeois. Le cœur en est un grand jardin triangulaire (chargé de la symbolique maçonnique !), bordé d'immeubles à arcades de style empire, aux 110 colonnes d'inspiration italienne⁸. Les trois « temples » du capitalisme local en occupent la base : la Société Industrielle, la Bourse et la Chambre du Commerce. Un quartier de ville généré par une initiative privée, dévolu aux affaires, investi par des négociants-banquiers qui y travaillent, et que vient habiter en position dominante la bourgeoisie industrielle.

5 - Le Reberg et l'habitat patronal

D'abord disséminé dans les hôtels particuliers dans la ville médiévale, ensuite dans une foule de belles demeures péri-urbaines (dont beaucoup subsistent, entourées de fragments de leurs parcs à l'anglaise), ou encore dans des villas à l'intérieur même de l'enceinte de l'usine, l'habitat patronal investit massivement, à partir de la fin du XIXe siècle, le versant couvert de champs et de vignes qui, dominant la ville au sud, forme le rebord d'un pays de collines appelé Sundgau. C'est en ce lieu que se campèrent les artistes qui figurèrent les vues générales de Mulhouse (lithographies) montrant la chaîne des Vosges à l'arrière-plan. Les châteaux d'André Koechlin (le Hasenrain, avant 1844) et du patron de la filature de laine peignée Koechlin-Schwartz (l'Ermitage,

7 JONAS S., *Le Mulhouse industriel. Un siècle d'histoire urbaine 1740-1848*. L'Harmattan éd., Paris, 1994

8 Charles X y inaugura en 1828 la première grande exposition de la Société Industrielle

1868-70) précédèrent la colonisation progressive, du bas vers le haut, de ce versant⁹. On peut le décrire comme une sorte de vaste parc (deux kilomètres carrés) avec de belles maisons noyées dedans, des résidences de fabricants, d'ingénieurs, de cadres administratifs, de banquiers, et sans doute un des plus beaux quartiers péri-urbains en France.

Les sixième et septième facettes du patrimoine industriel mulhousien viennent compléter les précédentes. Elles ressortissent davantage au domaine des collections, compris dans son acceptation la plus large. D'une part, la première bibliothèque de province dans le domaine de l'histoire des techniques (bibliothèque de la Société Industrielle), et un centre d'archives économiques issu d'une synergie entre la Société Industrielle, la Chambre de Commerce et d'Industrie et l'Université (le CERARE, Centre Rhénan d'Archives et de Recherches Economiques). D'autre part, la plus belle « collection » au monde de musées techniques : le Musée de l'impression sur étoffes¹⁰, le Musée national de l'automobile – collection Schlumpf, la Cité du train, le Musée EDF – Electropolis, le Musée du papier-peint.

Nous venons d'énumérer les 7 composantes élémentaires qui, assemblées, forment la trame visible car matérielle du patrimoine mulhousien, qui est ni urbain ni industriel, qui est tout à la fois. Individuellement, chacune déjà sort de l'ordinaire, et pourtant leur somme est bien plus que tout cela, car elles interagissent très fort. Et si la ville qui a vu naître et traversé les révolutions industrielles les lie dans son étreinte, une foule d'autres éléments viennent les compléter¹¹. Une ville à l'étrange destinée, plus forte encore à travers son patrimoine immatériel. A commencer par son histoire qui l'a érigée en modèle. Un rapporteur du jury de l'Exposition Universelle de Paris (1878) ne s'est-il pas exprimé en ces termes : « *Mulhouse sert d'émule ou d'école à tous les pays du monde* » ? Le modèle mulhousien, c'est tout à la fois une expansion technico-socio-économique qui défia les imaginations, la philanthropie des patrons exprimée au travers de réalisations avant-gardistes (au premier rang desquelles la cité) pour le

9 (collectif) Grandes demeures mulhousiennes des XVIIIe et XIXe siècles, *Bull. Société Industrielle de Mulhouse* 822, 3/1991

10 Qui héberge des millions d'échantillons de produits des manufactures mulhousiennes, un patrimoine énorme...

11 Nous citerons les beaux quartiers d'immeubles à la française hébergeant les logements sociaux de la ceinture urbaine, les jardins ouvriers, les jardins d'hygiène, le parc Wallach et sa roseraie, le zoo au revers de la colline du Rebberg, mais aussi l'univers des machines fabriquées à Mulhouse et présentes encore en maints endroits de France, ou encore les collections assemblées par les industriels dans les domaines des beaux arts ou des sciences...

mieux-être du peuple ouvrier, la fusion des savoirs et des savoir-faire dans une société industrielle – à travers l'attachement passionnel des fabricants pour les sciences, les arts et les techniques – qui met fin au cloisonnement obscurantiste des protoéconomies.

Il est intéressant – et c'est aussi le travail du chercheur – d'observer l'attitude qu'affiche à l'égard de son patrimoine une ville qui a encaissé de plein fouet le désastre de la désindustrialisation. Dans une récente recension¹², L. BERGERON évoque « *le temps d'un repli quasi religieux sur les archives et sur les musées* », évocation des ouvertures successives des grands musées techniques et de la fondation en 1983 du CERARE. C'est l'époque où d'énormes pans de l'héritage industriel s'effritaient dans l'indifférence, nous citerons parmi les derniers en date le bon tiers méridional de la SACM (2000-2002), l'usine Thierry-Mieg de 1855 (2005) et l'un des ateliers de la manufacture Jean Hofer du tout début du XIXe siècle (2006).

Ce faisant, Mulhouse a accumulé près de deux décennies de retard sur d'autres villes comme Roubaix ou Troyes. La première, par l'artifice d'une trentaine d'inscriptions simultanées au titre des monuments historiques, par le label «ville d'art et d'histoire» et par la création d'une ZPPAUP, compte à présent parmi les plus belles réussites européennes, dans le domaine des reconversions multiples : plus d'une vingtaine de très belles réalisations. A Troyes, de l'épaisse ceinture d'usines qui enserre le noyau «médiéval», la moitié environ ont pu être préservées et les dernières friches font actuellement l'objet de projets, démonstration éclatante que les patrimoine renaissance et XIXe/XXe font bon ménage. En Italie, Schio revendique et justifie le titre de « capitale italienne de l'archéologie industrielle ». En Suède, Norrköpping a misé sur la modernité totale en conservant l'intégralité de ses fabriques. Pourquoi alors Mulhouse réagit-elle si tard ? Si les deux villes sont des amas de merveilles, Mulhouse présente pourtant des atouts qu'elles n'ont pas, en particulier la force d'une histoire marquée par un décollage industriel avant la lettre, qui a changé la donne des organisations sociales et qui a su, au travers de sa Société Industrielle et plus tard de ses musées, valoriser le meilleur de cette bien étrange aventure.

A Mulhouse, les signes d'une renaissance pourtant durent attendre le nouveau millénaire : la création d'un Conseil Consultatif du Patrimoine Mulhousien, la tenue à la Société Industrielle de deux colloques en 2004 et 2005 consacrés au patrimoine, l'association d'experts universitaires à des études de sites, successivement DMC et la SACM, la prise en compte de leurs conclusions dans les études d'urbanistes

¹² *Patrimoine de l'industrie* 17, 2007, p. 101

concernant leur devenir, l'aménagement de 3500 m² en 22 lots (habitation et locaux professionnels) dans l'ancienne usine de la Manurhin en 2007 et, point d'orgue de ce réveil, l'inauguration par Nicolas Sarkozy, le 7 septembre 2007, de la nouvelle faculté des Sciences Economiques, Sociales et Juridiques dans la fonderie Marozeau rénovée par le cabinet Mongiello et Plisson, assurément un cas d'école européen.

Les «*retrouvailles entre une cité qui fut aussi universellement connue que Manchester en Europe continentale et son passé, dont l'un des mérites est de l'aider à équilibrer sa présence et son rayonnement... des retrouvailles entre la richesse d'un patrimoine et une nouvelle dynamique industrielle*» ? La phrase est de Louis BERGERON. Elle sera vraie à deux conditions : que les outrages s'arrêtent, et que s'opère dans la population une véritable prise de conscience. La reconnaissance par la communauté scientifique du niveau mondial de ce patrimoine y aidera grandement.

Légendes des illustrations :

1 DMC, la filature de 1812, façade nord, DAO Apolline Fluck

2 DMC, l'atelier de constructions mécaniques. Cliché p. Fluck

3 DMC, vue générale, miniature de Lucien Mura, 1945

4 SACM, bâtiments 23 (à gauche) et 24a (à droite)(montage de machines de filatures)

5 SACM, bâtiment 23

6 SACM, les pseudo-sheds du bâtiment 37(fabrication de pièces pour machines à vapeur)

2 - Wesserling (Alsace) : un modèle de reconversion multifonctionnelle

Le prolongement de Mulhouse dans le massif vosgien

Wesserling dura de 1762 à 2003, soit 241 ans d'existence. Etablie dans un château du premier XVIIIe siècle (illustr.1), la manufacture d'impression sur étoffes bénéficiait d'atouts qui sont d'abord la magie du lieu – une moraine glaciaire, sorte de protubérance du terrain d'une vingtaine d'hectares (illustr. 2) , en un point où la vallée de la Thur s'évase –, ensuite les possibilités offertes par l'hydraulique et la qualité de l'eau, enfin des réservoirs de main-d'oeuvre dans les différents villages d'une vallée déjà fortement industrielle. Manufacture royale tôt dans l'histoire, par la suite grande entreprise textile intégrée, reprise en 1933 par les frères Boussac, Wesserling a su conserver une part importante de la trame architecturale qui en fait un album des formes de l'industrie du Siècle des lumières à nos jours, facette la plus apparente de son patrimoine¹³.

L'ère des manufactures. A commencer par le château dans lequel s'installa la première société Sandherr & Desmarets, coeur d'un domaine de 17 hectares de jardins anglais ou à la française. Car Wesserling, c'est d'abord un vaste parc parsemé de bâtiments industriels qui prennent des allures de châteaux, de demeures aristocratiques et de toute une panoplie d'équipements divers. «*Quel vaste ensemble d'usines, de magasins, de comptoirs, d'habitations élégantes, d'avenues, de parcs, de promenades ! La culture moderne a fait de l'ancienne moraine un jardin, un éden*”.¹⁴ Le bâtiment dit “barrette” hébergea peu après les débuts l'essentiel de l'impression à la planche. C'est une enfilade de blocs édifiés dans les canons du classicisme sur un allongement de 117 m.

De la manufacture à l'usine. Du premier XIXe siècle subsistent la nouvelle manufacture d'impression de 1818, le tissage de 1835 (une puissante usine à 5 étages qui a conservé sa chaufferie et sa cheminée d'origine, illust. 3 et 4), enfin

13 FLUCK P., *Les belles fabriques, un patrimoine pour l'Alsace*, éd. Do Bentzinger, Colmar, 2002. FLUCK P. et FLUCK A., *Wesserling, l'Eden du textile*, éd. Do Bentzinger, Colmar, 2008

14 SIFFERLEN G., *La vallée de Saint-Amarin. Notes historiques et descriptives*, 1908

l'impression de 1843. Mais un des atouts les plus remarquables du site, et en même temps peut-être les plus discrets, réside dans son dénominateur commun : les infrastructures hydrauliques. Elles s'organisent autour d'un canal axial (1804) d'environ 1100 mètres, qui dessert d'abord une usine sur la berge opposée du torrent, qu'il traverse pour aborder successivement les quartiers de l'impression à la planche, de la teinturerie et de l'impression mécanique; plus loin, il vient lécher la première filature mécanisée de l'Est (1802), pour s'engager enfin entre la filature de 1825 et le tissage de 1835. En ce lieu, une première branche actionnait une énorme roue hydraulique de chez Fairbairn (le fabricant de Manchester), l'autre une seconde plus tardive construite chez Stehelin, à peu de distance de Wesserling. Mais le plus étonnant est sans doute le canal de fuite, qui s'enfile en tunnel sous la Thur !

Il y a cependant un tout autre facteur qui concourt à construire la valeur patrimoniale du site : la force de l'histoire. A dater du moment où celle-ci se trouve écrite, et donc fixée, par les historiens¹⁵, elle se prête, au même titre que les enquêtes orales, à être transmise à notre descendance : nous nous projetons dès lors dans le champ sémantique du patrimoine. Or à Wesserling, ce qui fait la force de cette histoire, c'est sa teinture socio-économique hors du commun. Dans cet isolat géographique au coeur des Hautes-Vosges, nous assistons à une sorte d'étroite communion entre l'équipe dirigeante – les Gros, les Roman, les Marozeau... – et le monde des ouvriers. Des valeurs morales humanistes (les fabricants sont formés au modèle suisse d'éducation protestante de Hofwyl) mais aussi des préoccupations industrielles (façonner la personnalité de l'ouvrier) sont les ferments de cette philanthropie. Car Wesserling, c'est un ensemble complet et unique de réalisations sociales quelquefois avant-gardistes. Une institution scolaire avant la lettre, par le canal de 7 écoles différentes au sein même de l'entreprise – dont une école élémentaire dès 1810 !¹⁶. Au plan de la protection sociale, une caisse de secours et de retraite, un service médical complet et gratuit, une caisse d'épargne dès 1821. Dans le domaine de la qualité de vie, une coopérative d'approvisionnements en connexion avec une ferme, des bains et lavoirs, un cabinet de lecture, un théâtre doté de son propre orchestre symphonique... et l'église catholique de Husseren construite aux frais des patrons.

15 HAAN J.-A. Et BOBENRIETH J.-M., *Gros – Roman, 130 ans d'industrie textile à Wesserling et dans la haute vallée de la Thur*, Do Bentzinger éd., Colmar, 2007

16 S'y ajoutent une école supérieure pour les 12-18 ans, une école des filles, une école de fabrique pour les enfants qui travaillent déjà, une école de nuit, une école du dimanche, enfin une école spéciale de dessin.

L'usine moderne. Au tournant des XIXe et XXe siècles, une fièvre constructrice sans précédent allait couvrir de grandes usines la rive gauche de la Thur, un couloir de terrain qui enveloppe la colline de la moraine (le grand canal usinier s'y retrouve dès à présent incorporé en sous-sol). Cette mutation transforme la physionomie du site : la poussée des sheds vient presque totalement occlure l'espace foncier disponible.

La fermeture traumatisante en 2003 de la MIW (Manufacture d'Impression de Wesserling) a brusquement projeté cette usine moderne dans le champ des friches industrielles. Cette "friche" de 24 hectares, par opposition au "parc" qui englobe la colline et les manufactures, s'est avérée un véritable champ d'étude pour l'observation de l'évolution des techniques et des esthétiques architecturales, pour le second XIXe siècle et pour le XXe siècle. Au delà, elle pourra se révéler le théâtre de fouilles potentielles – car elle camoufle en son sein des vestiges plus anciens –, au gré des réaménagements ou dans les perspectives de la revalorisation touristique. Plus loin encore, on a pu réaliser à quel point l'étude *par le menu* d'un simple pan de mur décrépi peut être assimilée à une fouille archéologique en stratigraphie. Un bel objet reste à cet égard le parement de l'étage le plus inférieur de l'ancienne filature de 1802, qui livre à celui qui sait l'exploiter des informations sur un concentré de thématiques : l'hydraulique, les matériaux de la construction, les débuts du machinisme, la chaufferie...

Nouveaux atouts patrimoniaux. Hors les "stars patrimoniales" de Wesserling, la recherche nouvelle nous a mis en présence de divers «objets» de valeur inégale, occasion pour le chercheur de montrer qu'il est aussi créateur de patrimoine. Ainsi dans les zones qui pourraient paraître davantage adultérées par des réaménagements lourds et dont les parties anciennes sont reléguées à l'état de fondations incluses dans le sol, le constat s'impose que l'investigation s'inscrit obligatoirement dans l'enquête documentaire. On aurait tort cependant de faire l'impasse sur les constructions très contemporaines, que beaucoup affichent à juste titre comme éléments constitutifs du patrimoine de demain ; à cet égard, l'atelier des traitements et apprêts de 1957 fait figure d'une réalisation hardie par ses poutres en béton précontraint à très longue portée. D'autres objets, exemples bruts d'installations du début du XXe siècle, ont été tirés de l'anonymat par la confrontation avec des plans de qualité.

Mais l'un des atouts patrimoniaux les plus curieux de la friche reste le canal et ses "affluents", tracé vers 1804. Son sol et ses parements sont de remarquable facture,

en grosses dalles de grès ajustées ou pierres de taille de gros appareil. Une reconversion intelligente se doit de tirer parti de telles infrastructures, qui pourront être intégrées à une valorisation touristique s'appuyant sur des attractions fortes. Est-il aventureux de songer par exemple à un décombrage intégral de la salle de la roue "historique" de chez Fairbanks à l'aplomb de la filature disparue ? Il reste enfin à exploiter dans le domaine des techniques le souffle de l'histoire : on ne l'a pas encore dit que Benoît Fourneyron, qui représente à l'hydraulique ce que fut un James Watt à la vapeur, installa une de ses turbines au rouleau de Wesserling !

Comment évaluer le patrimoine de Wesserling ? *"Il est à craindre que le choix élitiste ne soit encore longtemps privilégié au détriment d'actions de sauvegarde de monuments d'une historicité moins fallacieuse"*. Ainsi s'exprimait Maurice Daumas, contemplateur du regard contrasté porté par notre société aux deux sites de Wesserling et de la saline d'Arc-et-Senans (elle aussi royale !), quasi-inexistant pour le premier. Par ses significations géologique, environnementale, architecturale, technique et socioéconomique, Wesserling constitue pourtant sans conteste un patrimoine de niveau supranational. Le site, une des toutes premières « délocalisations » du textile mulhousien en direction des vallées vosgiennes, se doit d'être perçu comme un gigantesque écomusée de l'industrie textile, une sorte de miraculé sauvé in-extremis d'une mutilation silencieuse. Et par la force de son histoire sociale et de ses institutions expérimentales, n'est-il pas le New-Lanark français ?

Un modèle de reconversion

Mais il y a mieux. D'ores-et-déjà, par la qualité de son programme de reconversion qui a fait le choix de ne démolir qu'en toute dernière extrémité, le site de Wesserling se positionne comme un modèle au plan européen. Un modèle montrant combien, à partir d'un site moribond et qui paraissait condamné à la médiocrité, une politique réfléchie aboutit à un programme économiquement et socialement viable, tout en conservant culturellement le plus haut niveau. Le point fort de cette stratégie est d'une part son appui sur le partenariat avec les chercheurs universitaires et le monde associatif¹⁷, de l'autre le parti-pris de la carte d'une reconversion à facettes multiples. Des études de diagnostic patrimonial ont en permanence précédé (ou accompagné) les projets d'aménageurs ou d'architectes. Confrontés à la diversité des options envisagées ou déjà pour beaucoup opérationnelles, nous allons en extraire ici les plus

17 Comme l'Association de Sauvegarde et de Mise en Valeur du Parc de Wesserling, puis l'association "Wesserling, un patrimoine pour l'avenir"

marquantes.

Le monde des musées. Microcosme dans les hautes Vosges montagneuses, Wesserling se présente comme une sorte de vaste écomusée. L'impression de 1819 en héberge depuis 1993 le pôle muséographique ("musée textile de Haute-Alsace"). Point de départ des circuits de découverte du Parc, il est appelé à se compléter d'un musée de site dévolu à l'usine au XXe siècle. La chaufferie du tissage de 1835, un pavillon avec des baies d'église qui héberge encore une chaudière monumentale, fait actuellement l'objet d'une sauvegarde, et il en va de même de la chaufferie de 1962 aux énormes carcasses de fer. Enfin, même si elle s'inscrit plus dans les réalisations paysagères que dans la muséographie, il convient d'évoquer ici une idée d'envergure un peu folle, la remise en eau du canal, et son intégration à venir dans les circuits de visites (qui pourront inclure des incursions en sous-sol).

Les jardins. Une grande partie des jardins de Wesserling se trouvait à l'abandon, avant la grande mutation. A présent et peut-être paradoxalement, c'est le monde des jardins qui attire le plus de public à Wesserling. Chaque été, le *Festival de Jardins métissés* est l'occasion pour des artistes, plasticiens, stylistes, de concevoir des formes surprenantes et éphémères. Deux fois par an, *Idées jardin* rassemble des dizaines de professionnels. En décembre, *Noël au jardin* est une étonnante promenade nocturne.

La ferme. L'ancienne ferme des patrons, qui contribuait à pourvoir en produits frais la communauté ouvrière, accueille des animaux, des expositions sur l'agriculture et les paysages de montagne, des ateliers du goût, et est en même temps le lieu de rassemblement des agriculteurs de la vallée, qui viennent y présenter leurs produits.

Les spectacles. La façade méridionale du château, ses terrasses à l'italienne et le jardin à la française qu'elles surmontent servirent d'écrin, de 2004 à 2008, à de grands spectacles en plein-air, comme en juillet "*Louise Becker*", la saga d'une ouvrière du textile et de ses descendants. Les habitants de la vallée n'y croyaient pas au départ, fallait-il évoquer une histoire qui a laissé dans ce pays d'aussi douloureux stigmates ? Des centaines de bénévoles pourtant surent se mobiliser pour un spectacle qui relie de toute évidence le passé à l'avenir. Et qui constitua en même temps une plus-value pour les entreprises venues à s'installer sur le site. Ailleurs, un ensemble de deux pignons accolés est investi par un espace d'animation culturelle (théâtre de poche) et d'entreprises (séminaires et show-room).

Les activités économiques. Là encore personne ne voulait croire au pari : en peu d'années, le conseiller général et président de la communauté de communes François Tacquard sut retourner la situation¹⁸. S'appuyant sur le constat du moindre coût de la réhabilitation, mais aussi sur l'indéniable plus-value qu'apporte la patrimonialisation de la friche (procurée par les chercheurs), il engagea une politique visant à accueillir, dans les 60000 mètres-carrés de la "friche", des petites et moyennes entreprises. Près de 70 PME s'y trouvent déjà implantées ou bien s'y installeront dans le court terme. Les activités tertiaires (magasin d'usine, boutiques, artistes et créateurs textiles, microbrasserie) se concentrent dans les sheds de la partie septentrionale. Un peu à l'écart, un bloc de sept hangars en bois rassemble des artisans dans un "centre des métiers d'art" en rapport avec les activités traditionnelles de cette vallée, le textile, le verre et le bois. L'imprimerie sur étoffes de 1843 s'est reconvertie en pépinière de bureaux.

Les programmes de logements. Un premier programme a été réalisé en 2006 dans la barrette restaurée. Cette authentique manufacture du Siècle des lumières était vouée en 1997 à une démolition partielle, c'est même l'événement qui allait déclencher le basculement qui démarra par une protection du "parc". Des résidences sont envisagées dans les étages du tissage de 1835, et même des lofts dans les ateliers en sheds qui se déploient entre celui-ci et la berge de la Thur.

Les autres réalisations. Un centre d'accueil pour la petite enfance, dans l'aile occidentale du château. Un restaurant – salon de thé, dans une maison de maître qui surplombe les terrasses méditerranéennes. Un centre équestre dans les anciennes écuries. Un lieu de conférences : l'ancien temple réformé des patrons d'industrie, au centre du jardin anglais.

Conclusion : le modèle Wesserling

Le site de Wesserling nous apparaît à présent comme un miraculé, échappé d'un démantèlement programmé. Faut-il rappeler la destruction de la première grande filature mécanisée de l'Est en 1984, celle en 1991 de la grande filature de 1825 – le premier bâtiment à étages doté de piliers en fonte – qui formait avec le tissage de 1835 encore préservé un ensemble monumental hors-pair ? Le parc fut sauvé in extremis par une inscription au titre des monuments historiques (1997), après que la

¹⁸ Ces opérations s'intègrent dans un plan de reconversion économique catalysé par le constat de la perte de plus de 600 emplois en trois ans.

château ait été systématiquement et méticuleusement vandalisé de tous ses attributs et ornements intérieurs, dans la quasi-indifférence de la population du canton. Cette mesure a induit une politique volontariste du Conseil Général propriétaire du parc, d'abord contre vents et marées, mais qui a su générer l'énorme dynamique patrimoniale qu'on sait. Le violent traumatisme de l'arrêt de la MIW en 2003 allait précipiter le destin, en ce sens qu'il convenait d'agir vite pour la gestion de la friche. Ainsi libérée. C'est là qu'une politique intelligente s'est mise en place au niveau de la communauté de communes – acquéreur de la friche –, en adéquation avec le mouvement déjà impulsé par le Département et toujours en concertation permanente avec les universitaires et le monde associatif. Cette synergie aboutit au paysage que nous venons de décrire. Elle a été récompensée en 2006 par le label "pôle d'excellence rurale" validé par le Premier Ministre.

Légende des illustrations :

1 le château dominant les terrasses à l'italienne

2 vue panoramique du site de Wesserling (document Parc de Wesserling – Musée textile): 2 impression de 1819 (musée textile) ; 4, 5, 6, 13 jardins ; 6 château ; 7 restaurant – salon de thé ; 10 barrette ; 12 temple ; 15 ferme ; 16 tissage de 1835 et sheds début XXe s.; 17 "friche" XXe s.; 19 hangars (centre des métiers d'art)

3 la cheminée du tissage de 1835, cliché Apolline Fluck

4 le dernier étage du tissage de 1835, cliché Apolline Fluck

3 - Une gemme patrimoniale : la filature Ebel à Wasselonne (Alsace)

Un écrin qui sort de l'ordinaire

Une petite ville au pied des Vosges, à l'endroit précis où, au nord, le massif vient doucement retomber sur les molles ondulations du Kochersberg. La ville occupe la coupole et le flanc d'un coteau, orienté au sud. A son pied, elle s'étale aussi dans un fond de vallée, parcouru par la Mossig : une véritable rivière usinière, qui traverse déjà de part en part, juste avant d'arriver à Wasselonne, le merveilleux domaine dit « de la Papeterie », un vaste ensemble de parcs, jardins, prairies avec une demeure Louis XVI et ses dépendances, et une panoplie d'usines ou restes d'usines noyées dedans, qui racontent trois siècles d'histoire industrielle. Dans sa traversée du bourg, la Mossig fédère une suite ininterrompue de tanneries, manufactures de chaussures ou de chandelles, chapelleries, petite métallurgie, filatures et même un tissage de siamoises et une brasserie. Une illustration du concept de *torrent usinier* qui n'a pas d'équivalent en Alsace. C'est donc dans un écrin hors du commun que vient se positionner notre objet, une fabrique qui vient se positionner à l'amont de cette cohorte.

L'organisation de l'espace : une île

On devrait plutôt parler *des* usines Ebel, car c'est tout un quartier de bâtiments industriels qui apparaît en premier lieu aux yeux du promeneur, lorsqu'il pénètre dans le bourg. En ce point, la Mossig se sépare d'un court canal de dérivation, qui retourne la rejoindre après un parcours de 160 mètres (illustr. 1). Les usines se déploient sur l'île ainsi formée, large d'une quarantaine de mètres, mais aussi en rive gauche du canal, c'est-à-dire au nord, au pied du versant urbanisé (c'est là en particulier que se situe la filature qui fera l'objet de notre attention). Ainsi approvoisés par l'ouest, les bâtiments déploient leurs murs de croupes, de droite à gauche sur l'île d'abord la tannerie, qui offre un pignon à trois niveaux coiffé de deux étages de grenier et d'un toit en demie-croupe, ensuite au-delà d'une cour l'annexe de la tannerie (le lissage), un bâtiment à toit en appentis appuyé au nord contre un bloc (que nous qualifierons de «central») à trois niveaux coiffé d'une toiture en croupe (illustr. 2). Enfin tout à

gauche et sur l'autre rive du canal, le bloc des logements vient prolonger la filature à étages, une enveloppe architecturale toute en longueur sur une distance de 41 m, portée à 57 m par une extension vers l'est. Le toit du bloc principal est en croupe à l'ouest, en demie-croupe vers l'est.

Une cohorte d'annexes complexifie ce schéma. A commencer par un appentis bas adossé au sud contre la tannerie, qui héberge encore une double rangée de fosses de forme carrée, construites en maçonnerie. A l'ouest, la terre du jardin protégerait la population des 52 cuves en bois qui s'y trouvent enterrées. Au bord du canal s'étalent des greniers bas tout en bois qui servaient de lavoirs. Le bâtiment du moulin à tan, en bois et maçonnerie, prolonge à l'est le lissage. Il est écorné par la grande cheminée de briques ronde, connectée au local des chaudières et de la machine à vapeur, une sorte de parallélépipède surbaissé en briques venu s'appuyer au nord contre son mur gouttereau. Sur le canal enfin, juste en face, est perchée l'ancienne loge de la roue hydraulique, qui desservait du côté sud la tannerie (lissage et moulin à tan), du côté nord la filature.

Des architectures de qualité

Le bâtiment principal de la tannerie est un bloc à chaînes d'angle, construit de moellons de grès. Des ouvertures en plein cintre percent le rez-de-chaussée, au premier étage ce sont de grandes fenêtres carrées, tous les entourages sont en grès. Le second étage est dans sa base à pan de bois hourdé de briques, surmonté d'une enveloppe tout en bois, en partie à claire-voie. Un troisième étage se loge encore en attique dans la toiture, ouvert en étente pour servir de grenier de séchage des peaux.

Quant au « bâtiment central » lui aussi construit de moellons de grès (sans doute dernier tiers du XIXe s.), il se singularise par le design de ses fenêtres : des linteaux en pierre, des jambages de briques coiffés d'une courte pierre, des linteaux d'acier.

Nous en arrivons à la filature et son prolongement qui sert d'habitation. L'ensemble se compose d'un bloc principal (sans doute des années 1830 ?), qui fut acheté en 1847 par le manufacturier à une dame Roederer, et de son prolongement oriental plus tardif (qui porte un millésime 1849 au chapiteau d'un montant de porche). Le bloc principal, coupé en deux par un mur de refends coupe-feu à redents, offre au nord, sur la rue, 13 croisées de baies sur trois niveaux ; la partie droite (7 croisées) sert à l'habitation (depuis les débuts ?), la partie à gauche du refends (6 croisées) est occupée par la filature. Les encadrements sont en grès, de même que les bandeaux

épais qui séparent chacun des étages. La façade est limitée par deux chaînes droites en pierre de taille. Une curiosité, presque au ras de l'eau du canal, en façade sud : un arc de décharge pris dans la maçonnerie, à ample rayon de courbure.

Le prolongement oriental héberge lui aussi la filature, mais seul le deuxième étage est organisée de plain-pied, s'étendant depuis le mur pare-feu jusqu'au mur pignon du prolongement. Les deux niveaux du bas restent cloisonnés par le mur de croupe du bâtiment principal. L'architecture du prolongement offre beaucoup plus de rusticité, vu en plan d'ailleurs, il s'évase légèrement à l'est : le rez-de-chaussée est en moellons assez soigneusement équarris sur socle en gros appareil de pierre de taille, les étages en moellons mal équarris, et on observe une ancienne porte occultée au centre du premier étage. L'épaisseur des murs est fortement rétrécie par rapport à celle du bâtiment principal.

A l'exception de l'appentis du lissage, les toits sont faits de tuiles plates, du type « queue de castor ».

La production de l'énergie

L'ancienne roue hydraulique fut remplacée par une turbine , pour laquelle un local paraît avoir spécialement été édifié sur le canal. C'est un cube de briques crépies sur un socle en pierres de taille, de facture début XXe siècle, qui ménage des briques apparentes aux pilastres d'angle et à la corniche, doté dans sa face orientale d'une grande baie en anse de panier et d'un oculus ovale, à encadrements de grès. Si dans le local voisin la machine à vapeur et ses chaudières ont été enlevées, en revanche dans celui-ci une turbine Negri (le fabricant de Saint-Dié) est toujours en place, immergée dans le canal, ainsi que ses engrenages et ses arbres de transmission.

L'intérieur de la filature : la révélation

Nous venons de décrire un ensemble architectural soigné, un véritable petit quartier d'usines baignant dans leur environnement, des bâtiments de qualité qui hébergèrent deux formes d'industries bien distinctes, qui avaient fait le choix, comme bien des industries du XIXe siècle, de la bi-énergie.

Mais c'est par le contenu de la vieille dame – la fabrique la plus ancienne coincée entre la rue et le canal – que la filature Ebel se projette dans le domaine des sites

d'exception. Car sitôt la porte d'entrée franchie, côté rue, c'est le XIXe siècle qui vous happe. L'ambiance qu'exhalent les lieux est celle que dégage une usine qui vient de cesser son activité : tout est à sa place, figé comme si la belle s'était brusquement endormie.

En rez-de-chaussée, les locaux de production proprement dits n'occupent que la partie du bâtiment ancien comprise entre le mur de refends et l'ancien mur de croupe à l'est, c'est-à-dire une surface restreinte en forme de trapèze, d'une largeur interne de 8,20 à 8,60 m et d'une longueur de 14 m du côté sud, 15,50 m du côté nord. Le sol d'origine est dallé de grès. Quatre piliers en bois équarris à l'herminette supportent le plafond. Les machines laissent peu de place à la circulation. Ce sont deux cardes fileuses et une ouvreuse (ou loup). Seule cette dernière porte la plaque du fabricant : Alexandre Père & Fils, Haraucourt (Ardennes).

La magie du lieu se fait croissante en direction des étages. On accède au premier – de même base que le rez-de-chaussée – par un étroit escalier de bois de 17 marches (illustr. 3) . On y voit deux cardes, mais surtout, le long du côté qu'éclairent les fenêtres, une assembleuse-retordeuse à ailettes de la *Sächsisches Maschinen* de Chemnitz, datée de 1921. Les poussières de laine, déposées sur les 60 broches encore garnies, confèrent à cette installation un aspect surréaliste (illustr. 4 et 5). L'arbre de couche et ses poulies pour les transmissions par courroies court sous les poutres du plafond, axé par un renvoi à engrenages sur les transmissions verticales qui percent les planchers.

L'escalier pour le second étage se positionne dans l'extension orientale. Cet étage (illustr. 6) se déploie sur toute la surface couvrant les deux premiers étages de la filature et l'extension, soit une longueur de 22,70 à 24 m (rien n'est droit ici, la forme du local se compose de deux trapèzes assemblés bout à bout), un intérieur aux planchers de bois, aux murs blanchis à la chaux. Dans toute la longueur se déploient deux métiers à filer de type self-acting (renvideurs), chacun de 21,80 m de longueur. Le premier, déployant 450 broches encore garnies de laine, porte l'enseigne «Brooks & Doxy, Manchester, 1897» (illustr. 7 et 8). Ces renvideurs sont équipés de 8 roues, chacune sur un rail perpendiculaire à l'allongement du métier, qui permettent le mouvement de va et vient du chariot supportant les broches (lui aussi long de 21,80 m).

Conclusions et prolongements

Nous sommes là en présence d'un objet rarissime, absolument unique dans le Grand-Est, dans la trempe de la filature des Calquières à Langogne. Une usine qui non seulement a conservé en son sein toutes ses installations, machines, transmissions, et jusqu'à la source d'énergie dans le lit du canal, mais aussi son décor – toutes sortes de pièces et objets divers sur les étagères, lampes, affichettes... – tel qu'il se présentait au moment de l'abandon du filage. Une authentique « belle au bois dormant » en quelque sorte, une atmosphère surréaliste, une irruption dans un instant T de l'histoire, non adultéré par un quelconque réaménagement, ni même rangement, ultérieur.

Il ne semble pas se construire dans la commune une réelle prise de conscience de la valeur de l'objet, c'est d'ailleurs la mission du chercheur que de la faire savoir, et cette publication en est l'un des outils. Le chercheur ou l'expert ne peut pas non plus préjuger de l'avenir de ce site, dont Monsieur Paul Ebel est le propriétaire actuel. Il peut tout au plus offrir des idées, construites sur son expérience de la valorisation des sites industriels dans tous les coins de l'Europe.

Il serait évidemment affligeant de voir cet ensemble cohérent tronqué par la disparition de l'un ou de l'autre des bâtiments principaux, ou encore d'un des lieux de la production d'énergie. Il ne paraît de même pas opportun de parler de reconversion au sens où nous l'entendons habituellement, porteuse d'actions qui conduiraient à l'aseptiser. Car la seule issue raisonnable est de le laisser continuer à vivre tel qu'il est, en en muséifiant tout juste les trois portions d'étages de filature, c'est-à-dire peu de choses. Un espace-musée dont on ne modifierait rien, ou presque, de la configuration actuelle, tout juste une conformation aux normes d'hygiène et de sécurité. La modestie des surfaces, en termes de mètres-carrés¹⁹, rend un tel projet pas du tout irréaliste. Son fonctionnement exige cependant ou bien un soutien par les collectivités, ou bien qu'il puisse être couplé à une seconde utilisation génératrice de ressources, comme un atelier d'artisan ou une PME, qui pourrait investir les espaces restants de l'extension orientale. Une telle muséographie, si on parvient à laisser les choses en l'état – ce qui constitue tout de même la solution la plus économique –, serait absolument unique dans le Grand-Est, où les seuls musées du textile existants (Ventron, Wesserling, Sainte-Marie-aux-Mines, Mulhouse) réunissent en un lieu des objets venus d'ailleurs.

L'autre alternative serait en effet de transférer les machines les plus intéressantes, et notamment les self-actings, dans un grand musée du textile, ou des arts et traditions,

19 Au total, les trois niveaux productifs de la filature occupent 447 mètres-carrés

et c'est sans doute ce qui se produira si la prise de conscience ne se fait pas. Le chercheur s'y oppose farouchement, car la machine ainsi extraite et exilée n'offre plus rien du spectacle émotionnel qu'elle génère lorsqu'elle se trouve en position de vie dans ses murs. Parviendrait-on même à sauvegarder, en les transférant ailleurs, la totalité des éléments (machines, transmissions, objets divers...), ces meubles ainsi déplacés et dévêtus rassemblés en un lieu neutre ne rendront jamais l'atmosphère totalement irréelle et presque indescriptible que dégage la « belle au bois dormant ». Le tout est ici infiniment plus grand que la somme des parties, car à celle-ci, il manque l'essentiel : l'âme de la fabrique. Aucun musée, ailleurs que chez Monsieur Ebel, ne saurait la restituer.

Légendes des illustrations :

1 plan du quartier, DAO P. Fluck

2 pignons ouest des usines Ebel

3 filature Ebel, plan du 1^{er} étage, levé et DAO P. Fluck

4 assembleuse-retordeuse

5 détail de la précédente, clichés P. Fluck

6 plan du 2^e étage, levé et DAO P. Fluck

7 et 8 métier de filature (renvideur), clichés P. Fluck